



HAL
open science

Du slavon en russe contemporain : caractérisation générale et l'exemple de da à valeur optative

Remi Camus

► **To cite this version:**

Remi Camus. Du slavon en russe contemporain : caractérisation générale et l'exemple de da à valeur optative. Mélanges en l'honneur du professeur Jean-Paul Sémon, Institut d'études slaves, pp.403-427, 2008. halshs-00649707

HAL Id: halshs-00649707

<https://shs.hal.science/halshs-00649707>

Submitted on 13 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du slavon en russe contemporain : caractérisation générale et l'exemple de *da* à valeur optative

par

Rémi CAMUS

Université de Caen & Paris 7/Lab. ling. form., CNRS

0. Préambule : le « jeûne des yeux »

Dans son étude serrée de la notion d'économie dans les *Antirrhétiques*, texte attribué au patriarche Nicéphore, Marie-José Mondzain relève un paradoxe : c'est à l'époque où l'iconographie se faisait sensiblement moins figurative, plus abstraite, qu'éclatèrent les crises iconoclastes. En quoi, les images devenaient-elles gênantes au moment précis où elles s'éloignaient de leur vocation de figurer ? Et si c'était justement l'abstraction propre aux images du culte qui était l'enjeu central du conflit opposant les partisans des icônes et leurs adversaires ? Telle est la thèse de Mondzain. Selon elle

[...] l'icône n'est pas expressive, signifiante ou désignatrice. Elle incarne le retrait de la figure. (Mondzain 1996, p. 108)

À l'opposé des fétiches idolâtres, l'icône ne reproduit ni ne manifeste ; elle s'inscrit dans la doctrine de l'« économie incarnationnelle » et donc de la *kénose*¹ :

L'incarnation [du Christ] n'est pas la matérialisation ; l'icône en tant que mémorial de l'économie incarnationnelle met en œuvre une chair qui n'est pas la matière.

(*Ibid.*, p. 124)

L'icône pointe le prototype (Dieu incarné), mais ne vise pas la ressemblance avec lui :

Ce qui fait loi dans l'icône, c'est ce dont elle figure pour nous le manque. [...] l'incarnation par l'effet du trait opère dans le retrait. (*Ibid.*, p. 120, 123)

Cette caractérisation retrouve les termes du théologien Olivier Clément (en ligne) :

[...] systématiquement libérée de toute sensualité (à la différence de tant d'œuvres, au reste admirables, de l'art religieux occidental), [l'icône] a pour but d'exorciser, de pacifier, d'illuminer notre vue, de nous faire « jeûner par les yeux » suivant l'expression de saint Dorothée.

1. Rappelons que ce mot fait référence au « dépouillement », à « l'anéantissement » par lequel le Christ se « vida » de ses attributs divins pour rejoindre l'humanité (Ph 2 : 7).

En étudiant certaines formes et constructions issues du slavon en russe contemporain, on rencontre un analogue linguistique à ce « jeûne des yeux ». Le présent article se fixe l'objectif d'isoler et de décrire ce fonctionnement sémiotique paradoxal, et de suggérer de quelle manière il s'articule aux autres modalités du fonctionnement langagier. La thèse qui sous-tend ces lignes est qu'il existe un mode de signification propre à la langue écrite qu'incarne le slavon, que celui-ci relève plus de la dissimulation que de l'ostension, et que cette particularité doit être prise en compte pour la description des unités de langue et de leur variation.

1. Fonds propre, emprunts, slavon

Pour décrire le russe contemporain, il faut distinguer au moins trois composantes :

I. Admettons l'existence d'un **fonds russe** inaliénable, même si l'on est bien en peine d'en distinguer des exemplaires incontestables dans la masse sédimentée des emprunts anciens à divers idiomes. Il est possible que l'étude des gabarits phonétiques permettra un jour aux spécialistes de l'analyse synchronique de disputer aux étymologistes leur accès privilégié à la lointaine provenance germanique du mot *izba*, aux racines indo-iraniennes du vocabulaire sacré, ou à l'origine peut-être chinoise du mot *kniga* « livre ». Mais convenons pour l'instant que cette mosaïque linguistique reste trop lointaine pour qu'on puisse en distinguer les pièces : tel sera le fonds russe, diachroniquement hétérogène, mais synchroniquement un.

II. Du fonds russe se détachent les **emprunts**, identifiables comme tels à partir d'indices variés : règles de transcription et de flexion, sous-système phonologique (Sémon 1974), concurrences syntaxiques (cf. l'ukrainisme *v Ukraine* démarqué de *na Ukraine* « en Ukraine »), etc. Les emprunts sont, à des degrés variables suivant les observateurs, « traçables » : leurs origines épousent les cercles concentriques esquissés par Ju. Stepanov dans son *Dictionnaire de la culture russe*. Imaginons plutôt un emboîtement de matriochkas soulignant que ces éléments, tout « étrangers » qu'ils sont, n'en sont pas moins intégrés aux textes russes : les pérégrinismes sans attache monolingue figurent la plus grosse matriochka ; le russe s'y trouve dans le concert des langues d'audience internationale, influencé par des formes et constructions partagées. Ju. Stepanov signale le privilège des constructions nominales au détriment des constructions verbales ; on peut ajouter les tournures passives². Viennent ensuite les matriochkas de taille moyenne figurant les xénismes, plus ou moins idiosyncrasiques, plus ou moins nombreux, issus de langues plus ou moins proches du russe des points de vue géographique, génétique et typologique :

2. Ju. Stepanov réduit cette influence aux échanges entre « grandes » langues, en particulier les langues de l'ONU. Mais elles s'observent à une plus large échelle. On signale l'apparition très récente de tournures passives calquées du passif des langues occidentales dans les textes officiels en langues mon-khmer (D. Paillard, exposé oral, Paris, janvier 2008).

des anglicismes récents aux emprunts à des langues slaves sœurs. La dernière matriochka est elle-même un espace d'interférences de lectes : où surgissent notamment les argotismes et vulgarismes échappés de quelque boîte de Pandore au tournant du nouveau millénaire.

III. Restent les multiples éléments renvoyant à la langue en usage dans l'orthodoxie slave : le **slavon**. Importés ou apportés par vagues successives depuis les premiers témoignages écrits des langues slaves, ces éléments sont en même temps étrangers et intimement associés au russe. À ce point intégrés au russe que ce sont paradoxalement ces éléments exogènes, et non le « fonds russe », qui sont de nos jours convoqués pour figurer la quintessence du russe : débordant les missels et épigraphes, la langue du culte et ses imitations s'étalent désormais sur les murs des villes, les banderoles des manifestants, les follicules nationalistes et les sites Internet. La référence culturelle y est à l'évidence subordonnée à l'évocation d'une russité dont le slavon serait la paradoxale icône, au sens d'« emblème » que revêt le mot dans les expressions courantes « icône de la mode » ou « icône de la pop ».

I, II et III figurent trois modes de présence en russe des apports exogènes : ces derniers ne sont pas pris en compte pour la définition du « fonds russe » (I) ; ils sont en revanche manifestes dans le lexique et les constructions identifiables comme des emprunts ou des calques (II), ressentis comme des ajouts, et souvent voués aux gémonies des puristes. Pour montrer en quoi III ne ressortit pas à I, il faudra brièvement définir ce que nous entendons ici par « slavon ». Nous montrerons ensuite que le slavon n'a aucune place assignable dans l'emboîtement décrit en II : les termes hérités du slavon ne fonctionnent pas comme des emprunts. L'inscription du slavonisme *da* dans le système des valeurs du terme polysémique *da* permettra de définir le propre de cet apport slavon.

2. « Dans quelle mesure une langue peut en conserver une autre »

(Heller-Roazen 2007)

Il n'existe pas de consensus sur ce que recouvre le terme de « slavon » : désigne-t-il une langue ou plusieurs ? Comment le circonscrire dans le temps, l'espace et les textes ? De ces querelles bien connues des philologues seule importera ici leur pertinence pour la description du russe contemporain. Nous les réduirons à une querelle entre deux conceptions.

2.1. Vieux slave vs. slavons : une conception romantique

Suivant la première conception en lice, le terme « slavon » (et, singulièrement, le « slavon russe ») désignerait une manifestation seconde et, linguistiquement parlant, impure. Cette conception souligne l'existence de deux types de textes anciens, tous les deux liés à l'enseignement de l'Église dans le monde slave orthodoxe.

Le premier type de texte est identifié à partir d'un corpus clos, souvent réduit à 16 manuscrits et quelques inscriptions rédigés essentiellement en

Bulgarie et en Macédoine aux x^e et xI^e siècles, auxquels on ajoute avec réserves des textes de rédaction russe, serbe ou morave. Tous sont supposés être des copies de protographes non parvenus remontant quant à eux à la mission apostolique de Cyrille et Méthode au IX^e siècle. Les contours du corpus sont aussi flous que le statut de l'idiome qu'il est censé refléter : veut-on parler de la langue attestée dans ces quelque 1 500 feuilles conservées, ou de la langue disparue reconstituée par méthode inductive, ou de l'ancêtre du « latin de tous les Slaves » ? La valse des dénominations reflète bien ces hésitations ; ces dénominations peuvent être rapportées à tel ou tel slaviste illustre, mais chacun en a lui-même changé à plusieurs reprises : « slave » (Vostokov), « vieux slovène » (Miklosich, cf. Schleicher et Sturm-Schnabl 1998), « latin slave » (Kopitar, A. Bernard, communication personnelle), « (vieux) slave d'église » (dans l'école de Sreznevskij d'après Cejtin 1987), « vieux bulgare » (Leskien) ou « vieux [bulgare-]macédonien » en référence à l'aire dialectale dont elle porte l'empreinte.

Premier témoignage autochtone des langues slaves, ce corpus bénéficie donc de tous les honneurs accordés aux reliques : on parle de « monuments » (cf. latin *monere* « faire penser, remémorer »). Pourtant, les critères linguistiques démarquant ce corpus vieux-slave au sein de l'ensemble des textes médiévaux sont ténus, de l'ordre des différences distinguant, par exemple, les variantes de l'espagnol contemporain ; il n'est même pas sûr qu'elles parviennent à discriminer les manuscrits canoniques³.

Les seconds textes représentent la postérité des monuments vieux-slaves dans les usages locaux : slavon morave, slavon serbe, slavon croate, slavon russe, ce dernier héritant d'une part privilégiée de l'*aura* linguistique du corpus vieux-slave, imposant notamment sa prononciation au slavon serbe, et souvent désigné lui-même, par métonymie, « slavon » tout court.

Tout opposerait donc les slavons au vieux slave. Celui-ci est unique alors que ceux-là déclinent les principaux bastions nationaux de l'orthodoxie slave et appartiennent donc à un inventaire ouvert : rien ne s'oppose à l'ajout d'un slavon biélorusse (illustré par les traductions de la Bible de Fr. Skorina et ses contemporains⁴), ou encore du slavon ukrainien en usage chez les prêtres uniates de Ruthénie. De plus, le vieux slave est cantonné aux x^e - xI^e siècles, annexé à la reconstitution des originaux du IX^e siècle ; les slavons, quant à eux, évoluent au gré des échanges avec les vernaculaires, informent les langues nationales. Le slavon russe est leur représentant dans l'époque contemporaine,

3. Les critères avancés par August Leskien se rapportent plutôt au domaine bulgare-macédonien : les graphies *št*, *žd* répondant au slave commun *[tj, kt] et *[dj], la confusion graphique des voyelles d'avant [e] et [a], le maintien de la différence entre deux types de voyelles nasales. Cejtin 1987 ajoute le datif d'appartenance qui demeure en bulgare moderne : *brat mu* lit. « le-frère à-lui ».

4. Žuravskij 1972: 95-101. Ces recherches sont actuellement poursuivies par I. Bud'ko (en ligne).

5. Cette évolution contemporaine du slavon russe était mal connue en dehors des séminaires avant la publication en 2001 de la monographie Pletněva & Kraveckij, qui retrace la succession de mouvements centrifuges (différenciations locales) et centripètes (référence à une norme unique) dictés par l'histoire des relations entre le pouvoir politique et le Patriarcat de Moscou et de toute la Russie.

continuant à évoluer au gré des codifications et en fonction de ses usages actuels⁵.

Si nous qualifions, après R. Picchio, cette conception traditionnelle de conception « romantique », c'est parce qu'elle s'ancre dans la logique de l'école néogrammairienne. Elle porte le sceau de l'irrédentisme de Vienne, lequel ménageait une place à l'origine commune de la culture scripturale slave (le vieux slave), puis s'empessait de découper la carte linguistique en autant de portions qu'on décelait de nations modernes à la fin du XIX^e siècle. L'entreprise est fragile, comme le montrent les débats actuels sur l'origine russe ou ukrainienne de monuments littéraires datés d'une période antérieure à l'invention des désignations « Russie » et « Ukraine » !

2.2. Les isonormes slavonnes (R. Picchio) et leur extension

Les inconvénients de ce schéma sont nombreux, à commencer par les cas indécidables d'attribution au corpus vieux-slave : il peut se trouver que les critères chronologiques, grammaticaux et textologiques ne coïncident pas (d'où les hésitations concernant les rédactions russe, serbe et morave du XI^e siècle). En outre, comme l'écrit P. Garde (2004), l'usage en français de termes dissymétriques vieux slave/slavon

masque la continuité linguistique et culturelle de cette tradition écrite, à laquelle les Slaves eux-mêmes, surtout les orthodoxes, sont si sensibles, et que les autres langues européennes manifestent en disant « slave d'Église / vieux slave d'Église ». (p. 360)

On doit à R. Picchio une alternative qui rend compte non seulement de cette continuité, mais aussi de la circulation des textes slavons dans la totalité de ce qu'il baptise – en latin ! – la *Slavia orthodoxa*, disons plus largement : dans l'Europe slavonne⁶. Un texte slavon ne sera plus évalué à l'aune de l'écart entre ses caractéristiques et le canon du corpus vieux slave. Le renversement de perspective consiste à identifier dans les textes des traits – innovations y compris – qui ne s'opposent pas à leur circulation dans l'Europe slavonne. L'ensemble de ces traits, ou *isonormes*, varie en fonction des lieux, des textes et des époques.

R. Picchio fixe toutefois une limite temporelle à cette circulation tous azimuts du slavon : le XVIII^e siècle mettrait un point final à cette histoire, en même temps qu'il marque une étape décisive dans le développement des langues nationales, en particulier de la langue littéraire russe.

Cependant, la notion d'isonorme nous affranchit de l'arbitraire qui accompagne cette clôture du corpus slavon. Une analogie avec la notion dialectologique d'isoglosse s'impose. Soit donc la ligne figurant sur une carte géographique le partage entre deux traitements différents d'une caractéristique linguistique, disons : au nord-ouest de la France, l'initiale chuintante du mot « chat » et sa réalisation [ka]. Cette ligne, dont le tracé lui-même comporte

6. Le terme, suggéré dans la belle présentation du slavon de Jean-Claude Roberti (1998), permet de ne pas exclure la Roumanie, ou encore les paroisses croates de rite romain.

nécessairement de nombreuses extrapolations, ne coïncide que partiellement avec la répartition géographique du couple « chien »/« quien ». On identifie bien deux grandes zones séparées par une ligne idéale, dite Ligne de Joret du nom de son découvreur, mais chaque fait de langue singulier n'en possède pas moins son extension propre, défini par une isoglosse singulière. C'est en fonction de la perspective choisie qu'on décidera de négliger les différences mineures de tracés, ou de privilégier tel tracé plutôt que tel autre. De la même façon, la ligne de partage entre le russe et le slavon varie non seulement en fonction des époques, des lieux et des textes, mais aussi au gré des faits de langue considérés, regroupés ou isolés. Et de la même manière que le recul de l'usage des dialectes n'affectera pas la pertinence de la ligne de Joret pour l'explication des différences toponymiques (Champigny en Normandie du Nord *versus* Campigny en Normandie du Sud), la marginalisation du corpus proprement slavon n'efface pas les isonormes.

La décision de forclure le slavon au moment où se tarit la circulation de textes identifiés comme tels revient à reporter quelques siècles plus tard le geste auquel on se refusait à propos du corpus du X^e-XI^e s. figé en canon. Rien ne nous assure que la périodisation des textes, au demeurant cruciale pour les recherches philologiques, constitue un critère fiable pour l'établissement du certificat de décès d'une langue, *a fortiori* d'une langue supranationale telle que le slavon, garante de la *dignitas* des langues slaves locales face à l'hégémonie des Lumières. Plus généralement, la notion d'isonorme, dans les situations où elle peut s'appliquer, invite à passer outre la conception organiciste selon laquelle un idiome naît, croît puis meurt après avoir échangé quelque matière au travers des pores étroits d'une enveloppe imaginaire. Envisagés du point de vue du russe, les faits identifiés comme slavons, en prise directe avec les premiers monuments slaves aussi bien qu'avec leur postérité dans toute l'Europe slavonne, manifestent une surprenante stabilité ; ils ne se laissent pas corseter dans les limites d'un corpus historique.

2.3. Les slavonismes

L'histoire de la langue russe du XVII^e siècle jusqu'à nos jours ne saurait se décrire comme l'« oublié » progressif du slavon tel que nous l'entendons ici : l'activité des grands codificateurs de la langue témoigne au contraire d'un souci constant de ménager une place spécifique au slavon, d'en définir la part légitime (Pierre le Grand), de caractériser son mode d'interaction avec le russe (théorie des styles de Lomonosov). C'est sur les perceptions contrastées du slavon que repose l'acmé de l'édification du russe littéraire moderne, la querelle entre les archaïstes et les novateurs : la langue des Pères de l'Église fait-elle rempart contre la gallicisation du russe, ou est-elle étrangère au génie de la langue russe ? Un mythe efficace attribue à Puškin la synthèse définitive, mais son examen minutieux montre qu'il n'en est rien⁷ : Puškin poursuit

7. J. Breuillard 1994 et 1997.

l'œuvre de son aîné Karamzin – le mythe de la synthèse pouchkinienne serait-il une façon d'occulter ce que le russe moderne doit au latin des Slaves ?

S'il y a un changement, il est progressif, et il réside en ceci : à mesure que se renforce jusqu'à nos jours la spécialisation liturgique du corpus proprement slavon, c'est essentiellement dans des écrits réputés non slavons que cet idiome se manifeste, sous forme d'incrustations diverses dans la structure des textes – ce qu'il est convenu d'appeler des « slavonismes ». De l'isonorme slavonne demeurent donc des séquelles permettant à quiconque parle une langue slave de l'aire orthodoxe d'identifier des formes et tournures slavonnes dans les textes d'une autre langue slave de cette même aire.

Mais une fois intégrés aux langues nationales codifiées, les slavonismes n'en cessent pas moins de connaître un traitement particulier. Décrivant la langue russe de son époque, le philologue averti A. M. Seliščev (1928) relève dans la langue des orateurs des années 1920 une vogue des slavonismes exprimant l'emphase, les tournures empruntées à la rhétorique des séminaires. Durant tout le *xx*^e siècle, poètes et prosateurs russes exploiteront cette ambivalence de ces éléments en même temps étrangers, mais également renouant avec un vieux rêve d'espéranto des Slaves, et la nostalgie des sources spirituelles de la tradition scripturale. Une étude précise des débats actuels sur la réforme orthographique montrerait qu'ils sont largement redevables à la prégnance de l'héritage slavon⁸. À l'aube du *xxi*^e siècle, alors que les douces rêveries sur l'origine adamique ou cosmique du russe font florès, les slavonismes sont plus que jamais à l'honneur, parfois exhumés dans le disque de Phaistos ou autres inscriptions énigmatiques de l'antiquité⁹ !

En résumé, il est proposé ici de ne pas dissocier les slavonismes de l'ensemble du corpus slavon, lequel s'est diffusé par traits (les isonormes slavonnes de R. Picchio). Ce qu'on appellera « slavon » se décline en faits de langue, identifiables comme tels non seulement dans la langue du culte, mais aussi sous forme de slavonismes dans les langues de l'Europe slavonne, le russe en particulier.

3. Des habits anciens du russe

Dans son célèbre article « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », Boris Unbegaun affirmait tout de go que le russe était « du slavon habillé en russe ». Pour étayer ce jugement, il avançait, par exemple, que la proportion des mots proprement slavons était plus importante que celle des mots incontestablement russes. Calculs impressionnants, quoique sans doute contestables : le

8. Citons l'orthographe d'un des suffixes de participe passif (*čítanyj* « lu » avec un seul « n » appartient au slavon), l'attention accordée à l'usage slavonisant de « i » en lieu et place de « e » : *tret'ja* > *tretij*, *kel'ja* > *kelij*. Ces exemples sont extraits d'un article de V. I. Lopatin (2001), maître d'œuvre de la dernière proposition de réforme orthographique en date. Il n'est pas un hasard que l'orthographe y soit présentée comme « l'habit de la langue » (p. 136), nous y reviendrons.

9. P. P. Oreškin, V. D. Osipov, G. St. Grinevič, etc.

décompte porte sur des microfragments de lexique, et c'est sans compter avec la masse des formes communes aux deux langues.

L'affirmation a frappé les esprits : elle retournait – comme un gant – l'image traditionnelle associant le slavon aux atours rhétoriques parant les beaux textes. On pouvait soupçonner chez le philologue de l'émigration blanche le souhait de heurter la fibre nationaliste de la linguistique soviétique. Mais quelle que soit l'option retenue, ces débats reposent bien sur une théorie ornementative : que la parure soit slavonne, ou – de façon plus inattendue – russe, on postule l'existence d'un revêtement ; il suffirait de l'ôter pour accéder à ce qui serait la quintessence de la langue.

Or la synthèse russo-slavonne met en défaut cette approche ornementative. Nous établirons ce point par un raisonnement *ad absurdum*, en poursuivant l'expérience proposée B. Uspenskij (1997)¹⁰. Soit ce slogan de l'époque soviétique :

DA	ZDRAVSTVUET	SOVETSKAJA	VLAST'
(que)	est (=soit)-en-bonne-santé	des-conseils	pouvoir
	« Vive	le pouvoir soviétique ! »	

Boris Uspenskij, considérant que cette phrase est rédigée en slavon, propose de la traduire en vieux russe de la manière suivante :

SVĚTSKĚJ	VOLOSTI	ZDOROVĚ	BYTI
des-conseils	au-pouvoir	en-bonne-santé	être

L'auteur précise que la traduction en russe moderne serait impossible compte tenu de la « synthèse organique » des éléments russes et slavons en russe contemporain. Voici néanmoins une transposition dans un hypothétique russe moderne :

SVETSKOJ	VOLOSTI	ZDOROVOJ	BYT'
des-conseils	au-pouvoir	en-bonne-santé	être

Cette chimère aux consonances vieux-russes est tout à fait compréhensible pour les locuteurs contemporains et n'est pas sans rappeler la langue prêtée aux personnages des reconstitutions historiques. Elle en présente du reste les licences, à l'instar de son prototype vieux-russe. Car il faudrait aussi, en toute logique, faire l'économie de l'alphabet cyrillique qui n'est pas le moindre des héritages du slavon¹¹, extrapoler les développements d'une langue privée d'écriture alphabétique... Plus généralement, cet exemple illustre combien il

10. J. Breuillard nous a permis de retrouver la trace de cette citation célèbre dans l'œuvre abondante de B. Uspenskij. Qu'il en soit remercié.

11. Le nom même des lettres le rappelle peut-être. Sur les 33 lettres de l'alphabet cyrillique russe contemporain, neuf lettres s'épellent suivant des règles phonétiques étrangères au système phonétique de rigueur dans les mots non empruntés : on n'y observe pas la règle qui veut que la voyelle [e] se rencontre exclusivement après consonne palatale (« chuintante » et/ou « molle ») ou [c] : les lettres T et E s'épellent donc « [tê] » et « [ê] à l'envers » (« è oborotnoe »), et non « [t'ê] » et « [jê] à l'envers ». Cela signifie-t-il que les noms de lettres appartiennent au même sous-système que le gallicisme *tet-a-tet* « tête-à-tête », ou faut-il voir ici une résurgence cryptoslavonne prolongeant les appellations d'ancien régime « Az », « Buki » etc. ?

est difficile d'imaginer le russe sans slavon. C'est, de fait, plus dans la mesure où elle échoue – dans notre version évidemment, mais également nous le verrons, dans la traduction vieux-russe – que cette expérience de mise à nu nous retiendra.

La transposition sollicitée à deux reprises l'alternance emblématique des doublons russo-slavons : à la séquence slavonne *RA* ou *LA* suivant une consonne (*zdravstvuet* « est en bonne santé ») répondent les formes à vocalisme plein *ORO* et *OLO*¹². Le procédé est l'inverse d'une pratique des copistes médiévaux qui, ne trouvant pas l'équivalent slavon d'un vocable en *ORO/OLO*, préféraient substituer à la forme courante un slavonisme imaginaire en *RA* ou *LA*¹³. À cette différence que les formes russes mobilisées ici existent bel et bien ; elles sont toutefois détournées, investies des valeurs propres des slavonismes qu'elles remplacent.

Le radical *zdorov-* signifie « en bonne santé », « sain » ou « robuste » avec une connotation appréciative fondant toute une série d'emplois valorisants dans le registre familier (*zdórovo!* « super ! ») ; les mots formés sur la base slavonne *zdrav-* sont, quant à eux, réservés à des collocations et clichés reportant le plus souvent l'idée de bonne constitution au domaine abstrait : « le bon sens », « sain d'esprit », etc.) ; d'autres renvoient à l'idée générique de santé dans des composés, en particulier dans le vocabulaire savant ou officiel : c'est *zdrav-* qui servira à traduire « ministère de la Santé ». Le verbe slavon utilisé dans la formule *Da zdravsvuet...* est aussi le verbe utilisé dans la formule de « bonjour » (*zdravstvuj*) ou le verbe signifiant « féliciter ; adresser ses souhaits » (*pozdravit*) par opposition au russisme très familier *zdoróvo!* (« salut ») ou au verbe, également russe, décrivant l'action de se saluer (*zdrovat' sja*).

Quant à *vlast'* « pouvoir », le voilà remplacé par son travestissement pseudo-russe *volost'* via l'alternance déjà décrite *LA/OLO*. Le transfert de sens du slavonisme réactive l'acception abstraite attestée aux XII^e-XIV^e siècles, mais disparue corps et biens en russe littéraire et dans les dialectes¹⁴. Le russe possède certes bien le mot ici réinventé sur la foi de la traduction d'Uspenskij,

12. Ces doublons, caractéristiques de la langue littéraire, n'en sont pas moins bien attestés dans les dialectes russes, cf. le catalogue très fourni et les analyses de la monographie Poroxova 1988.

13. Cf. par exemple Uspenskij (2002 : 193-194), qui relève dans les textes des formes hypercorrectes manifestant chez les copistes le sentiment d'une relation mécanique entre les séquences de type *ORO* et celles en *LA*. L'auteur en tire un argument en faveur de sa thèse de la *diglossie russo-slavonne* : selon lui, avant le XV^e siècle, russe et slavon ne fonctionnaient pas comme deux idiomes en relation de traduction, mais comme des variétés – respectivement « basse » et « haute » – d'un seul et même idiome, utilisé dans des circonstances différentes à l'instar des variétés littérales et dialectales de l'arabe. Cette thèse, souvent taxée de représentation trop schématique de la situation linguistique dans l'Ancienne Russie prise dans sa globalité, éclaire en tout cas la pratique des lettrés.

14. On notera toutefois que si *volost'* a signifié la possibilité d'agir suivant son gré (d'où : le « pouvoir », le « droit »), c'est *vlast'* qui est attesté dans les emplois protocolaires (*Molju vašu vlast'* « Je prie Votre Seigneurie », 1505), la désignation de documents officiels (*javit' vlast'* « exhiber un document attestant les prérogatives de son porteur »), les désignations des organes du pouvoir (notamment la hiérarchie du pouvoir clérical : *vlasti černye / pěstrye / belye*). Cf. *Slovar' drevnerusskogo jazyka (XI-XIV vv.)*, t. 1, M., Russkij jazyk, 1988, s.v., *Slovar' russkogo jazyka XI-XVII v.*, M., Nauka, vyp. 3, 1976, s.v. Aucune mention de *vlast'* dans les dictionnaires dialectologiques consultés : *Slovar' sovremennogo russkogo narodnogo govora*, M., 1969 ; *Slovar' russkix narodnyx govorov*, L., 1970, t. 5 ; *Pskovskij oblastnoj slovar'*, L., 1979, t. 4.

mais dans un sens très prosaïque : la *volost'* désigne une division administrative pluriséculaire qui, au moment de sa suppression durant la collectivisation, réunissait des bourgs voisins et leurs terres, sorte de « communauté de communautés » paysanne traditionnellement gérée par des représentants élus. À comparer avec l'acception plus désincarnée du correspondant slavon : le composé préfixé *oblast'* (*ob* + *vlast'*) désigne une entité administrative disjointe de la communauté paysanne, une émanation du centre politique qui aura survécu aux aléas du siècle.

Point de russismes disponibles dans la langue moderne pour suppléer *sovet* « conseil », slavonisme dénoncé par le maintien irrégulier de la voyelle dans le préfixe *so-*, calque du préfixe grec *syn-/sym-*. La réalisation « russe » en *s-* (*svetskij*), attestée en vieux-russe mais tombée en désuétude, s'avère coïncider avec un autre mot signifiant « du monde », adjectif relationnel de *svet* commun au russe et au slavon.

Enfin, outre le lexique, c'est toute la construction que cette « déslavonisation » affecte : la formule de célébration constituée de *da* suivie du verbe conjugué *zdravstvovat'* « être en bonne santé » est un phraséologisme syntaxique slavon. De son figement témoigne l'éphémère prénom féminin *Dazdraperma* forgé de toutes pièces dans la fièvre onomastique révolutionnaire des années 1920 à partir du slogan *Da zdravstvuet pervoe maja!* « Vive le Premier Mai ! », ou l'occasionnalisme *dazdravstvovat'* :

Rubaxu i trusy sšila iz plakata. Na trusax — belye bukvy masljanoj kraskoj. Potom kraska smylas', a bukvy vsë-ravno ostalis'. Čto-to tam «dazdravstvovalo».

(V. Tokareva, *Xèppi ènd*)

Elle s'était taillé une chemise et une culotte dans une banderole. La culotte arborait des lettres blanches à la peinture à l'huile. Par la suite, la peinture s'était effacée, mais il demeurait quand même les lettres. Quelque chose y «Vivat-ait»

Pour remplacer cette construction slavonne dans sa traduction vieux-russe, Boris Uspenskij recourt non pas à une périphrase russe équivalente, mais à une construction attestée dans les deux langues et faisant figure d'archaïsme noble dans notre version modernisée : il choisit l'infinitif du verbe « être ». Dans ce contexte philologique, il s'agit d'une allusion transparente à l'infinitif de prédiction qui clôt la formule du dogme de « Moscou troisième Rome » dans l'épître attribuée au moine Philothée du monastère de Pskov (1523 ou 1524) : « Deux Romes sont tombées, la troisième tient bon, il n'y en aura pas – infinitif [*ne byti*] – de quatrième », de facture évidemment slavonne¹⁵ ; la perception de la tournure infinitive comme solennelle (et donc, potentiellement liée à la sphère slavonne bien qu'il ne s'agisse pas d'un emprunt) est soutenue par l'existence de plusieurs calques syntaxiques du grec utilisant les infinitives¹⁶.

15. *Dva* [... *Rima padoša* [aoriste slavon ; l'application stricte des modèles slavons exigeait le duel *padosta*, mais il n'est pas systématique à l'époque de Philothée], *a tretij* [plutôt que le russe *tretej*, lecture retenue dans certaines éditions du XIX^e s.] *stoit*, *a četvertomu ne byti*.

16. Cf. Uspenskij (2002 : 256-258) ; l'auteur ajoute du reste : « Dans les dialectes où cette construction (*da* + présent) manque, [la construction infinitive] peut être perçue comme relevant de la langue écrite » (*ibid.*).

En somme, loin de livrer un texte allégé d'oripeaux surannés ou pompeux, l'opération de « déslavonisation » transplantée en terrain russe moderne exhibe le coût d'une « reslavonisation » compensatoire : sous tel vocable russe substitué point irrésistiblement le sens de son prototype slavon (*volost'*, départi de son sens concret, renvoie à *vlast'*) ; tel autre ne doit sa transformation qu'à la faveur d'une acrobatique syllepse de sens (le radical *svet-* pris comme transformation de *sovet-* « conseil » mais aussi investi du sens de son homonyme « monde »). Quant à la formule de célébration, elle recouvre son emphase moyennant une allusion littéraire puisée, en dernière instance, à la sphère slavonne elle-même.

Les slavonismes ne redoublent pas les formes proprement russes, c'est pourquoi ils échappent à toute tentative de traduction, ce que démontre par l'absurde la transposition expérimentale tentée à partir de la traduction d'*Uspenskij*. On le constate aussi dans maints exercices pédagogiques, au reste très utiles, accréditant l'idée d'une équivalence pure et simple : « Transformez les subordonnées participiales ou gérondivales [slavonnes] par des subordonnées relatives ou circonstancielles [russes] » : l'effet obtenu est celui de la synonymie, non de la traduction.

La traductibilité serait donc le critère permettant de discriminer les slavonismes des emprunts. L'anglicisme *dajving* « diving » paraît intimement lié à la glose *nyrjanie* « plongée » qui l'accompagne souvent. La traduction des emprunts est, de fait, une pratique bien documentée depuis le XVIII^e siècle en russe, ponctuée de programmes célèbres plus ou moins achevés, plus ou moins revendiqués par leurs auteurs : celui de A. S. Šiskov (on lui attribue la traduction *aktër* « acteur » → *licedej*), de Vl. I. Dal' (*gorizont* « horizon » → *glazoëm*), *brifing* « briefing » → *osvedomnik* (Solzenicyn), *skotč* « scotch » → *klejkolenta* (Gl. Romanij)¹⁷. Tout autre est l'identité des slavonismes que cette relation de traduction unit au grec, non au fonds propre ; au sein de la langue russe elle-même, cette identité s'affiche dans les rapports qui unissent et désunissent les doublons (cf. ci-dessus *volost'/vlast'*), ou les couples synonymiques¹⁸, ou encore, comme nous allons tenter de le montrer sur un exemple précis, les homonymes.

4. Esquisse d'un slavonisme

4. 1. Plusieurs *da* en russe

La formule de célébration slavonne est constituée du verbe conjugué précédé de la particule *da*. Cette particule s'affirme elle-même comme un slavonisme par opposition aux nombreux emplois proprement russes de *da*. Cet ensemble

17. Vl. I. Dal', *Tolkovyj slovar' živago velikorusskago jazyka* ; A. I. Solženicyn, *Russkij slovar' jazykovogo rasširenija*, M., Russkij put', 2000 [1^{re} éd. 1990], Gl. Romanij, *Inostranno-russkij slovar'* (en ligne).

18. On oppose ainsi deux façons de traduire « bataille » en russe : au russisme (*bitva*) qui figure la bataille dans ses manifestations concrètes pour un observateur, s'oppose le slavonisme (*sraženie*) qui déploie quant à lui le processus et ses participants dans la structure grammaticale héritée du verbe correspondant. Sur les effets grammaticaux et interprétatifs de ce fonctionnement contrasté, cf. Camus 2002.

hétérogène constitue un micro-système cohérent où chaque élément occupe une place qui lui est propre : il fournit donc l'occasion d'observer *in vivo* et dans le détail un exemple de symbiose russo-slave.

Comparons les trois traductions possibles de la séquence polysémique *Da(,) zdravstvuet Lenin!* Chacune reflète un fonctionnement particulier de *da*, ainsi qu'un sens et un registre stylistique propre :

- « ...Oui [il se porte bien, Lénine] »
- « ...Mais il se porte bien, Lénine ! »
- « Vive Lénine ! »

Lorsqu'il marque l'assentiment, *da* est traité phonétiquement comme un mot accentué à part entière : [da]. Il constitue une réaction qui se suffit à elle-même, la proposition à laquelle il renvoie pouvant être réintroduite après la pause matérialisée par une virgule. Précisons que le *da* d'assentiment s'emploie plus largement que le « oui » français : il marque simplement la non-prise en compte d'un hiatus possible entre les positions respectives du locuteur et de son interlocuteur.

En fonction de conjonction au sens large, *da* est invariablement réalisé avec le degré maximal de réduction phonétique de la voyelle ([də]), ce qui le range parmi toute une série de particules clitiques du russe : *tak* lorsqu'il est prononcé [tak], *ved'* [vit'] et quelques autres. Cet emploi peut également se décrire comme levant un hiatus, mais cette fois-ci les positions des protagonistes du dialogue ne sont pas en cause. Contrairement à la valeur d'assentiment, l'emploi conjonctif n'est pas incompatible avec une valeur d'antagonisme lorsqu'il porte sur des répliques ou des propositions : « Mais non ! » peut se traduire *Da net!* Tout se joue donc entre la séquence introduite et le contexte qu'elle convoque. Si notre exemple *Da zdravstvuet L., zdravstvuet!* « Mais il se porte bien, Lénine » s'inscrit dans le contexte d'une question, *da* qualifie la réponse apportée comme « allant de soi », ce qui revient en définitive à disqualifier l'opposition question *vs.* réponse. La dénégation *Da net!* est, quant à elle, une façon de s'inscrire en faux tout en se soustrayant à une alternative définie par les paroles d'autrui¹⁹.

Le slavonisme *da* introduisant un souhait se distingue par son degré de réduction phonétique intermédiaire entre les deux précédents : [dʌ]. La prononciation semi-réduite s'accompagne d'une règle syntaxique : il précède nécessairement le verbe.

Ces deux caractéristiques formelles se retrouvent dans un autre emploi familier du russisme *da* :

- Lenin kogda-nibud' da vyzdoroveet*
 [mot à mot : L. à-tel-ou-tel-moment da guérira]
 « L. guérira bien (= *da*) à un moment ou à un autre (= *kogda-nibud'*) »
 Soit : « L. finira bien par guérir ».

19. Ces remarques se fondent sur notre étude Camus 2005 qui, avec le présent article, vise à amender l'étude générale sur *da* fournie dans notre thèse de 1994. Il aura fallu bien du temps pour que nous nous appropriions les importantes remarques faites par J.-P. Benoît, Chr. Bonnot et A. Culioli lors de la soutenance !

Le russisme *da* fonctionne ici comme une particule qui réaffirme la modalité positive présupposée du verbe, et ce malgré l'introduction d'un facteur susceptible de la mettre en question, en l'occurrence : l'instant de la guérison. De la même façon, le slavonisme *da* impose sa modalité au verbe qui le suit. Mais à la différence de la particule modale russe, il se place en initiale absolue de l'énoncé, ce qui suggère qu'il porte également sur l'ensemble de l'énoncé²⁰. De plus, l'état de choses de référence n'est pas présupposé, il est introduit en bloc et de but en blanc.

Les diverses réalisations phonétiques de *da* (russe et slavon) sont conditionnées par des mécanismes généraux de la langue distinguant les mots phonologiques des clitiques et, probablement, des particules modales. De ce point de vue, le slavonisme paraît totalement intégré au système russe, en relation de distribution complémentaire avec le russisme²¹, ce qui serait un argument en faveur de l'unicité du mot.

Toutefois, ce qui distingue le slavonisme concerne son fonctionnement sémantique : il n'implique pas de double point de vue sur l'état de choses, et revêt un sens solennel absent des emplois du russisme *da*. C'est d'ailleurs sur la foi d'un argument sémantique que le slavonisme se voit parfois attribuer une étymologie différente de celle de son homonyme russe. Alors que ce dernier remonte à un mot de nature pronominale, *da* optatif serait un avatar de la racine indo-européenne représentée par exemple par le russe *dat'* « donner, laisser ». À l'appui de cette thèse, on signale que la valeur optative est fréquemment associée à des unités signifiant « laisser, donner, céder ». Il en va ainsi en germanique (par exemple en anglais : *Let it be*), et également en terrain slave : l'équivalent russe de *da* optatif, le russisme *pust'*, répond à un verbe marquant un déclenchement contrôlé ou concédé en russe (*pustit' kuda-n.* « laisser entrer »), et « envoyer, donner » dans les dialectes macédoniens (*pušti*, suivant Seliščev 2001 : 18-19). Cette étymologie est loin de faire l'unanimité²² ; on retiendra qu'elle n'est proposée que pour cet emploi.

Nous voudrions montrer dans la suite que les caractéristiques sémantiques du *da* optatif en russe, loin de justifier le morcellement homonymique, sont cohérentes avec l'économie générale des slavonismes dans cette langue.

20. Sur l'importance de la distinction *modus/dictum* dans la portée des particules, cf. Bonnot & Kodzasov, 1998, en particulier p. 388. Chr. Bonnot signale l'existence d'emploi d'autres particules russes présentant une double portée (*modus + dictum*).

21. Il n'y a dans la langue orale aucun type de co-texte ou les emplois de *da* seraient ambigus. Cela le distingue des unités qu'on s'accorde le plus souvent à considérer comme homonymes : « le vol du bourdon » peut s'interpréter comme un déplacement dans les airs ou un larcin d'amateur de cloches. Un homographe, toutefois : *Leonardo da Vinči* (Леонардо да Винчи) mentionné par la cartothèque de l'Institut de linguistique de Saint-Petersbourg peut se traduire « Léonard de Vinci » (si *da* se prononce [dʌ]) ou « Leonardo et Vinci » (*da* [də]).

22. Le principal argument de W. Schulze proposant l'étymon i.-e. **dō* réside précisément dans l'analogie de fonctionnement avec d'autres particules. Les ouvrages de référence préfèrent toutefois la thèse de l'étymon unique, cf. *Ėtimologičeskij slovar' slavjanskix jazykov*, fasc. 4, s.v., M. : 1977 ; *Ėtimologičeskij slovník slovanských jazyků*, fasc. 2, M., 1980.

4.2. Les mots sans chair

Le *da* slavon fait traditionnellement partie des principaux indices retenus pour mesurer le degré d'adéquation au modèle slavon²³. Son inscription en russe fut sélective : dès les plus anciens monuments slaves, les propositions introduites par *da* sont de deux types, et celui retenu en russe moderne n'en est pas le plus représentatif. On distingue en slavon :

— Les propositions indépendantes introduites par *da* : elles sont généralement connues sous le nom d'« impératif descriptif ». Attestées avec toutes les personnes du verbe (hormis, semble-t-il, la 1^{re} pers. du sing.), elles ont compensé la disparition progressive d'anciennes 1^{re} et 3^e personnes de l'impératif proprement dit. Les historiens de la langue le connaissent sous le nom d'« impératif descriptif » ;

— Les propositions subordonnées en *da* : elles sont très fréquentes, notamment parce qu'elles ont servi à traduire la conjonction grecque signifiant « afin que » et « que » (*ina*), également compatible avec les trois personnes. À titre d'exemple, *Molëaxu i da i kosnet* (Mc 8:22) peut se traduire « ils le priaient de le toucher » (comme TOB 1972 : « on le supplie de le toucher ») ou « ils le priaient afin qu'il le touchât²⁴ ». Encore actives dans les langues slaves du Sud et caractéristiques de toute l'aire balkanique, ces structures n'ont guère laissé de trace dans les langues slaves. Seule demeure, au titre d'archaïsme le plus souvent ironique, la conjonction complexe *daby* forgée en slavon afin de traduire les subordonnées au subjonctif du grec ; cette création livresque, inconnue des dialectes russes, n'a pas davantage survécu dans les langues slaves du Sud.

N'ont donc été intégrés au russe que les emplois les plus... « byzantins » : une création de traducteur désormais cantonnée au pastiche (*daby*), et la construction de la triple formule du *Pater Noster* : « Que (*Da*) ton nom soit sanctifié. Que (*Da*) ton règne vienne. Que (*Da*) ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Concentrons-nous sur cette dernière, l'« impératif descriptif ». Un trait le distingue de tous les autres emplois : le souhait ne peut émaner que du locuteur lui-même. Il faudra expliquer pourquoi cette caractéristique a pu être implantée en russe, à l'exclusion des autres. En outre, *da* optatif russe conserve la visée incantatoire de la formule rituelle, comparons avec son analogue russe :

Pust' budet tak – russisme
« Qu'il en soit ainsi »

23. Živov lui accorde une bonne place parmi les « traits de littérarité », de même que l'étude plus récente Remněva 2003 qui le met sur le même plan que les formes du verbe propre au slavon. On ne tiendra donc pas compte ici des quelques occurrences de *da* optatif signalées dans les anciens textes du dialecte novgorodien ou dans tel parler moderne (dialecte du *Poles'e*).

24. Vaillant 1964, § 258 p. 365.

Quel que soit son contexte, cet énoncé met en jeu deux instances subjectives. Tantôt il marque une concession faite à autrui : je dis ne pas m'opposer à ce que souhaite mon interlocuteur ; tantôt il délivre une instruction, le cas échéant précisée dans la suite du texte, qui s'adresse à un tiers impliqué dans l'événement en question.

Da budet tak! (Jérémie 28:1-17) – slavonisme
« Ainsi soit-il ! » ou « Amen ! »

Cette formule slavonne exprime un souhait dont la réalisation ne dépend ni d'un sujet embarqué dans l'événement, ni de l'interlocuteur ; elle échappe également à la maîtrise du locuteur, lequel se contente de faire entendre sa volonté. La formule liturgique est traditionnellement *Amin'*, mais les formules en *da* empruntées au culte sont nombreuses dans la langue contemporaine :

Da xranit vas Bog « Dieu vous garde »
Da budet svet « Que la lumière soit », etc.

Les débats des théologiens médiévaux sur la *virtus verborum* « efficacité des mots ²⁵ » sont ici doublement éclairants.

En premier lieu, la formule n'est pas la description d'un souhait, mais, justement, sa formulation. Ainsi s'applique *mutatis mutandis* le développement de Thomas d'Aquin au sujet de la formule de baptême : la profération de la formule est indispensable à l'efficacité du baptême, alors que l'acte de manger s'effectue en mangeant, sans besoin de décrire l'action (et si on la décrit, on ne mange pas !). De la même façon, quoique en l'occurrence sans la transformation qu'implique le baptême, seule sa profération permet d'obtenir la valeur assignable à la formule optative « *da* + verbe conjugué ». Et en français comme en russe, l'action ainsi réalisée pourra à son tour être décrite « dire *amen* » mais nullement « souhaiter *amen* ».

Le second point de rencontre avec les réflexions médiévales est la question de l'équivalence interlangues, centrale pour la codification des formules rituelles de la Chrétienté médiévale : il s'agissait d'asseoir l'identité des formules par-delà la diversité des idiomes. Les *amen*, *fiat*, *vivat*, *hosannah* sont en même temps des gestes vocaux affranchis du système de valeurs de la langue d'origine, et des formules indexées sur des pratiques rituelles translinguistiques. Le slavonisme *da* se trouve pareillement détaché du système de la modalité optative slave du Sud, et reste néanmoins interprétable en référence à la formule liturgique. Il n'y a pas désémantisation, mais abstraction.

Avec le slavonisme *da*, la voix du locuteur paraît résonner dans un espace vierge de sujet : le procès P n'est pas un enjeu (lieu de négociation) dans le cadre de l'opposition entre locuteur et interlocuteur. De la sorte, il peut s'insérer sans difficulté dans le système général des emplois de son correspondant russe ; il y occupe une « niche » sans concurrent puisque le russisme articule tout au contraire les représentations potentiellement divergentes de deux sujets. Il

25. Rosier-Catach 2004, § 3 *passim*. La comparaison de Thomas d'Aquin est citée et commentée p. 96.

reste à déterminer la nature du « second moment » que mettent en jeu les emplois du russisme *da* : on entrevoit déjà que la profération même jouera un rôle crucial.

Mais la seconde étymologie, en liaison avec la racine du verbe *dat'*, est également pertinente.

En tant que simple représentation visée, le procès est *a priori* validable, ce que nous noterons <P>. Le garant de cette validation est extérieur au couple « je » / « tu », à l'inverse de l'injonction ; il est diversement représenté dans les textes. Il est explicite dans *Da xranit vas Bog* « Dieu vous garde », non mentionné mais supposé par *Da budet tak* « Qu'il en soit ainsi », *Da zdravstvuet Lenin* « Vive Lénine ». Quelque instance est invoquée qui a vocation à faire... qu'il en soit ainsi.

C'est ce recours à une instance externe qui rapproche *da* optatif du principe à l'œuvre dans le verbe *dat'*. Nous avons tenté de montrer ailleurs (Camus 2007) que ce verbe introduit, grâce à la position de sujet syntaxique, un terme qui conditionne de l'extérieur un événement. Ceci affleure dans les traductions françaises utilisant les auxiliaires « faire » et « laisser » ou encore le verbe « donner » (avec un sujet agentif) : *dat' posmotret'* « faire voir », *dat' vyskazat' sja* « laisser parler », *dat' knigu počitat'* « donner de quoi lire²⁶ ». La particule optative *da* ne possédant pas de schéma de complémentation verbal, ce terme peut être représenté par le sujet syntaxique du verbe principal ; il est alors possible de le placer en initiale absolue de l'énoncé. La tournure obtenue acquiert une connotation archaïque :

Da xranit vas Bog → *Bog da xranit vas*
[mot à mot : *Da* garde vous Dieu → Dieu *da* garde vous]
« Dieu vous garde ! »

En revanche, lorsque le sujet syntaxique n'est pas identifiable au valideur potentiel du procès, l'inversion devient difficile :

Da zdravstvuet Lenin « Vive Lénine » [mot à mot : *Da* est-en-bonne santé Lénine]
→ ?*Lenin da zdravstvuet* [mot à mot : Lénine *da* est-en-bonne santé]
Da budet svet « Que la lumière soit » [mot à mot : *Da* la lumière sera]
→ ?*Svet da budet* [mot à mot : La lumière *da* sera]

Résumons : intégré au russe contemporain, autorisant une réinterprétation étymologique puisant dans le fonds slave commun, *da* optatif présente également une importante latitude de variation. Pour rendre compte de cette variation, il convient de revenir au mécanisme général de *da* en russe contemporain.

26. Le verbe russe assimile le don à une mise à disposition : « conditionner un événement » ne signifie pas « être la cause de l'événement ».

4.3. Abstraction faite des sujets

On associe généralement l'optatif, en tant que catégorie sémantique, à l'irréalité (Auwera & Shalley 2004) : cela signifie que souhaiter P impliquerait que P ne soit pas le cas. Or en terrain russe, le slavonisme « *da* + présent (perfectif, parfois imperfectif) » n'est pas cantonné à l'irréel. Trois grandes catégories d'emploi se dégagent : 1) la validation du procès est en suspens (« invocation ») ; 2) elle est entérinée (nous verrons qu'il s'agit d'une valeur « performative ») ; 3) sont envisagés dans le même mouvement l'un et l'autre (« incantation/ célébration »).

Ces trois articulations entre la visée de <P> et sa validation sont liées à trois fonctionnements de la profération que nous notons entre guillemets « P ». Dans les trois cas, la validation du procès visé est du ressort d'une instance étrangère à l'opposition « je »/« tu » que nous noterons Si pour la distinguer du locuteur L.

1. Invocation. Le procès <P> visé par le locuteur L affecte un participant du procès représenté au niveau syntaxique : complément d'objet ou sujet d'une tournure passive ; ce participant peut coïncider avec l'interlocuteur, le locuteur L lui-même ou un tiers :

- (1) — [...] *mne nečego stavit', u menja ničego net.*
 — *Na stavku ja vam dam, – skazal Kaliostro [...]*
 — *Da nagradit vas nebo, sèr ! – skazala Mèri, nizko prisedaja, i vyšla iz komnaty.*
 (M. Kuzmin, *Čudesnaja žizn' grafá Kaliostro*)
 — Je n'ai pas de quoi miser, je n'ai rien.
 — Pour la mise, je vous donnerai ce qu'il faut.
 — Puisse le ciel vous récompenser, Sir, dit Mary, en faisant une grande révérence. Elle quitta la pièce.
 [mot à mot : *da* récompensera vous le-ciel]
- (2) *Bot uže tridecat' dva goda, kak ja denno i noščno podderživaju dlja tebjá ètot ogon' ... Da nagradit menja za èto Gospod' !* (traduction d'une exclamation de Falstaff : « *Heaven reward me for it* », *Henry IV*, 1-3, par P. A. Kanšin)
 Trente-deux années que j'entretiens jour et nuit ce feu pour toi. Dieu me récompense !
 [mot à mot : *da* récompensera moi pour cela le-Seigneur]
- (3) *Ja rasskazal vam o svoëm otce, čeloveke, kotoryj ljubil mnogo i krasivo i pogib, ob učasti ego družej i syna. Da minuet že ix učast', dobrye ljudi, vas, vašix detej i vašix žen !*
 (Ju. Dombrovskij, *Obez' ana prixodit za svoim čerepom*, épilog)
 Je vous ai parlé de mon père, un homme qui avait beaucoup aimé et dont la mort fut belle, du destin de ses amis et de son fils. Puisse ce destin vous être épargné, bonnes gens, à vous, à vos enfants et à vos épouses !
 (mot à mot : *da* épargnera [...] leur destin [...] vous, vos enfants et vos épouses)

P n'est en propre souhaitable que du point de vue du locuteur L, il peut s'agir d'une action au détriment du sujet concerné :

Da budeš' ty kaznën smert' ju.
 Puisses-tu être châtié par la mort.

La validation du procès reste en suspens, l'efficace du dire tenant à la formule elle-même : remerciement, avertissement, prise à témoin, imprécation. L'identification de <P> à sa profération « P » s'interprète comme un effacement du locuteur devant l'instance supérieure invoquée (Si).

2. Adresse indirecte à l'interlocuteur désigné par le sujet syntaxique, ou impliqué au titre d'agent du procès :

Da prostit čitateľ' ěto pedantskoe otstuplenie !

Le lecteur nous pardonne/pardonnera cette digression trop savante.

Ěto interesnyj vopros i da budet mne pozvoleno kosnut' sja ego v zakljuĉenie.

C'est un problème intéressant et l'on me permettra [mot à mot : *da* sera à-moi permis] de l'aborder en guise de conclusion.

C'est ici l'interlocuteur, *a priori* seul en mesure de pardonner ou permettre, qui disparaît à la faveur de la formule : son accord est obtenu par la sollicitation même, et « P » équivaut à l'effectuation du procès. Tout se passe comme si le locuteur et l'interlocuteur ne faisaient qu'un : autre façon de court-circuiter l'opposition entre locuteur et interlocuteur. À cette réserve près, cet emploi correspond à la définition des actes du discours « performatifs » donnée par J. Austin 1962 : « produire l'énonciation est exécuter une action ». (pp. 41-42 de la traduction française).

3. Le troisième usage, proprement incantatoire, est réservé aux énoncés non agentifs :

Da budet svet !

« Que la lumière soit ! » [mot à mot : *da* sera la-lumière !]

Da budu'ja blažen, da budu ja svoboden ot stradanija.

[mot à mot : *da* serai-je bienheureux, etc.]

Puissé-je être bienheureux, puisse-je être libre de toute douleur
(formule de méditation bouddhiste)

Da zdravstvet Lenin!

« Vive Lénine » [mot à mot : *da* est-en-bonne-santé Lénine]

Les trois exemples cités diffèrent sur certains points : le verbe « être » y est existentiel dans le premier, copule dans le second ; la troisième formule présente un verbe d'aspect imperfectif, et non perfectif. Dans tous les cas, la troisième personne du verbe est la plus fréquente, mais cet emploi est compatible (et attesté dans les corpus électroniques et sur Internet) avec les trois personnes grammaticales :

Da budu ja « Que je sois ! »

Da zdravstvuem my « Vive nous »²⁷

27. Les avatars de cette formule dans d'autres langues européennes présentent de nombreuses particularités remarquables. En français, dans la formule « Vive X » sont possibles tous les pronoms, mais jamais dans leur forme atone de sujet : « Vive toi ! », « Vive vous ! ». Certes, à côté de la forme dominante « Vive les vacances », on rencontre souvent un accord pluriel, mais celui-ci est purement orthographique, et se note tantôt « Vivent les vacances », tantôt « Vives les vacances » (respectivement 11800 et 8290 occurrences dans Yahoo, requête du 04.03.2008). La formule impersonnelle allemande « Es lebe X » ignore cette latitude combinatoire, mais elle présente une variante personnelle (« Der König lebe hoch ! »).

Ils ont aussi un mode de fonctionnement commun. Le prototype en est le *Fiat lux* de la Genèse, dont saint Augustin se demandait comment, en quelle langue, et à qui il avait bien pu être dit (*De Genesi ad Litteram...*, 1²⁸). De fait, dans ces énoncés le valideur n'est pas explicite : il n'est représenté ni par l'agent du procès, ni par l'interlocuteur. Ni pragmatique, ni syntaxique, l'instance de validation n'est autre que le monde lui-même, qui passe du non-être à l'être par la profération. D'où une indéniable connotation (une « harmonique ») mortifère de la formule de célébration, qui implique que le terme célébré soit, dans une certaine mesure, mort et enterré :

Korol' umer, da zdravstvuet Korol'!
Le roi est mort – vive le roi !

Ainsi se trouve à l'œuvre ce que le père Pavel Florenskij appelait le « mot du devin²⁹ » :

Qui a déjà eu affaire à l'hypnose connaît bien cet état où un mot, un désir même, se trouvent réalisés sans chaînon intermédiaire ; il est encore mieux connu de celui qui a expérimenté le déplacement de corps par simple injonction verbale ou mentale, lorsqu'un *fiat* (« Da budet ») inhumain produit la réalité, que *mens agitat molem* – et celui-là comprendra que l'activité du devin [*kudesnik*] est quelque chose de tout à fait différent de la perception habituelle, passive, du monde. [...]

La volonté active, créatrice du devin [est] une puissance aveugle et sans but ; une tension qui ne se manifeste pas car elle ne saurait pas comment le faire ; une pure possibilité sans rien d'effectif. [...] Elle fournit le prédicat du jugement démiurgique : *Fiat ! [Da budet !]* La réalité du sujet est déterminée par le prédicat, mais seul le sujet, par son immanence idéale, détermine le passage créateur de la puissance en acte. Une idée, voilà ce que doit être le sujet. Mais l'idée elle-même nécessite une attache. L'idée ne se fixe que dans le mot [*v slove*]. Le mot du devin est l'émanation de sa volonté, c'est une émission de son âme. Le mot est précisément le sujet dont le prédicat est le « *fiat* » de la création.

28. Cette version de la Vulgate laisse toutefois ouverte la possibilité d'un agent (*fiat* < *feri* étant le passif de *facere* : « Que lumière soit faite ») ; l'anglais *let* est parfois interprété comme un impératif dans *Let there be light*. Rien de tel dans les versions hébraïque, grecque, allemande — et russe.

29. Кто имел дело с гипнозом, тот хорошо знает это состояние, когда слово, даже желание, осуществляется без промежуточных звеньев; но еще лучше знает его тот, кто делал опыты с движением тел по приказу словесному или мысленному, когда нечеловеческое «да будет» претворяет действительность, когда *mens agitat molem*, и тот поймёт, что активность кудесника — это нечто совсем-совсем иное, нежели обычное, пассивное восприятие мира.

Действенная, творческая воля кудесника сама по себе темна, безвидна и неопределенна. Это — стихийная мощь, не знающая цели; напряжение, не являющее себя, ибо не знает, как явить себя; чистая возможность, не имеющая ничего действительного. Она даёт сказуемое миротворческого суждения: «Да будет!». Но что «Да будет!»? Сказуемым определяется реальность подлежащего, но только подлежащее, своею идеальной данностью, определяет творческий перевод потенции в акт. Идея — вот что должно быть подлежащим. [...] Но и сама идея требует скрепляющей ее сдержки. Идея фиксируется лишь в слове. [...] Слово кудесника есть эманация его воли, это — выделение души его [...]. Слово — это и есть подлежащее, сказуемым которого является творческое «Да будет!». («Общечеловеческие корни идеализма», in *Bogoslovskij vestnik*, 1909, n^{os} 2, 3, via la base de données *Nacional'nyj korpus russkogo jazyka*, en ligne).

Récapitulons. En tant que profération, « P » échappe à l'alternative que sous-tend <P> : validation vs. non-validation de P. D'autre part, la visée signifie que la validation de <P> est privilégiée. DA disqualifie cette altérité entre « P » et <P>. Les trois emplois dégagés mobilisent respectivement trois points de vues différents :

- (1) l'invocation transforme le souhait de L en formule ;
- (2) le performatif revient à mettre hors jeu l'interlocuteur ;
- (3) la célébration efface tout point de vue subjectif.

L'emploi (3) qui reproduit au plus près la magie du verbe mise en scène dans le récit biblique, fait en même temps retour sur le « oui » de *da* russe. Les textes poétiques exploitent souvent cette ambivalence. Tel est le cas dans cette imprécation adressée par le poète Andrej Voznesenskij aux barbares de tous les temps, aux tsars et aux tyrans. La traduction de la troisième ligne est difficile :

<i>Vas moe slovo sudit,</i>	Ma parole est votre juge,
<i>Da budet – sram,</i>	Que [<i>da</i>] soit l'opprobre,
<i>Da</i>	Oui / Que soit [<i>da</i>]
<i>Budet</i>	La malédiction
<i>Prokljať e vam ! (Vtoroe posvjaščenie)</i>	Sur vous.

L'isolement du second *da* crée une hésitation entre deux lectures : il peut s'agir de la particule optative introduisant les deux derniers vers (« puissiez-vous être maudits »), ou bien d'une ponctuation affirmative réalisant l'anathème (« oui, vous serez maudits »). Tel serait l'effet produit par l'assimilation du slavonisme *da* au système des valeurs de *da* russe : un évidence de sa forme interne qui redonne la main à la substance phonique (et autorise les reconstructions étymologiques) : le dispositif appliqué pour la description de *da* russe est également valide pour le slavonisme *da* si l'on tient compte de la profération elle-même.

Ainsi, il est possible de replacer le slavonisme *da* dans le tableau général des correspondances russo-slavonnes : à gauche, un sens dit « concret » cristallisant le jeu des relations intersubjectives sous forme d'oppositions paradigmatiques (« oui » vs. « non ») et en référence au *hic et nunc* (relations spatio-temporelles, notamment) ; à droite, un sens « abstrait » verrouillant ce même jeu au profit d'emplois formulaires, terminologiques ou métatextuels. Ce tableau, sous une forme sans doute trop simplifiée, a trois principales entrées suivant la nature morphologique de l'opposition :

	russismes	slavonismes
Morphèmes distincts	<i>vydat'</i> « donner, délivrer ; sortir (une énormité) » <i>bitva</i> « bataille » (que l'on décrit)	<i>izdat'</i> « émettre ; éditer ; édicter » <i>sraženie</i> « bataille » (dans une chronologie)
Morphèmes apparentés (correspondance morphologique systématique)	<i>zdorovyj</i> « en bonne santé ; robuste » (vs. <i>nezdorovyj</i> « malade, insalubre, malsain ») <i>tverdet'</i> « durcir »	<i>zdravyj</i> « sain » <i>tverdit'</i> « répéter inlassablement »
Un seul morphème	<i>da</i> (modalité affirmative, conjonction)	<i>da</i> (optatif)

La simplification effectuée tient principalement à ce que les cases ne circonscrivent pas des catégories figées, mais pointent des modes de mise en œuvre des vocables, à tout moment susceptibles d'être mis en branle secondairement, à l'exemple des mises en abyme des œuvres littéraires ou des objets fractaux des mathématiciens : tel mot n'est pas en soi et définitivement *propre* (russisme), *autre* (emprunt) ou « *autre-même* » (slavonismes) – il est également construit voire reconstruit comme tel dans les textes, ce que paraît attester la distribution des emplois du slavonisme *da* en plusieurs catégories où l'on distingue en premier lieu des modèles livresques, en second lieu des formules reçues, et enfin le corpus biblique lui-même.

Les slavonismes ne représentent donc pas un ballast inerte qui serait opposé au mouvement incessant des emprunts et à la force régulatrice du fonds propre. Une monographie consacrée à l'étude précise d'un doublon russo-slavon conclut même³⁰ :

Le caractère traditionnel [du slavon] est très particulier et même paradoxal. Ce paradoxe réside en cela, que, comme l'ont montré les processus de transformation sémantique des slavonismes décrits plus haut, leur caractère traditionnel constitue une des raisons de leur évolution. La statique stimule la dynamique. Tel est au moins le cas du lexique : des caractéristiques figées ont entraîné des modifications dans le sens des mots.

30. I. Uluxanov 2001 : 232.

5. Le slavon comme icône du russe

Mathiesen 1984, s'attachant à périodiser les représentations du slavon, désigne « période moyenne » le moment où le slavon, plutôt que de se prêter aux influences des idiomes locaux, devient icône de la foi orthodoxe. Le symptôme de ce moment iconique serait le procédé appelé « antistiché » opposant les homonymes au moyen d'artifices orthographiques : l'exemple célèbre est le mot *język* dont les deux acceptions sont notées respectivement avec l'initiale *є-* (« nation »), et *іє-* (« langue »). L'intelligence du texte – seul accès aux vérités théologiques – devient indissociable de la forme du texte écrit. La troisième et ultime étape serait, toujours selon Mathiesen, la transformation du slavon en latin des Slaves, suivie de sa lente mais irrémédiable extinction programmée.

Nous pensons que loin de disparaître, comme l'affirme Mathiesen, le slavon perdure, sous la forme de slavonismes. Le slavon n'est pas encapsulé dans les textes russes à l'instar des emprunts, mais y travaille d'une manière spécifique. L'expérience *ad absurdum* envisagée par B. Uspenskij fait apparaître que les slavonismes échappent à la traduction ; ils s'insèrent dans les réseaux de synonymie et d'homonymie, tout en conservant une spécificité, une *Church Slavonic touch* qui doit être décrite pour elle-même, et rapportée au fonctionnement du langage. Car c'est dans la langue contemporaine, en terrain profane, que le *da* optatif retrouve et exploite à sa façon la solennité des formules liturgiques ; c'est parce qu'ils se distinguent des russismes correspondants que les doublons slavons se définissent comme abstraits. Les slavonismes ne sont pas un supplément d'âme : ils relèvent d'un mode de signification propre, d'une manière spécifique d'articuler, d'une part, le sens construit par les mots et leurs agencements (la référence comme valeur linguistique), et, d'autre part, le monde (la dénotation).

Ce fonctionnement n'est pas sans rappeler le moment iconique dont parle Mathiesen. Le slavon est devenu une icône sécularisée – non plus de la foi orthodoxe, mais relativement à la langue russe qui l'a intégré sous forme de slavonismes, lien ostensible de la langue russe avec l'ensemble de la tradition scripturale slave. De la même façon que l'icône ne manifeste que ce qu'elle soustrait au regard (cf. *Préambule*), les slavonismes ne signifient que dans la stricte mesure où ils ne figurent pas, mais exhibent la langue elle-même. Nous l'avons longuement illustré sur l'exemple du recours à la profération dans le cas de *da* : entre la dénotation et la référence construite dans et par les relations intersubjectives, les slavonismes intercalent et revendiquent l'empire du texte³¹.

31. Se pose alors la question de l'écrit, qui est, en russe, redevable à beaucoup de titres au slavon – lettres, orthographe, lexique et grammaire – et qui, selon les thèses de l'anthropologue J. Goody, induit des fonctionnements cognitifs spécifiques (par ex. Goody 2007). L'anthropologie rejoint ici la tradition patristique : le patriarche bulgare Euthyme de Tărnovo (1320-30/1402-4), distinguant l'essence divine inconnaissable (*oussia*) et ses manifestations perceptibles (*energiai*) comme l'enseignaient les hésychastes, affirme que les lettres sont la manifestation directe de la présence divine, et l'orthographe représente la parole divine (Mathiesen 1984, S. De Thomas 2005).

La question des registres stylistiques posée par l'inscription du slavon en russe, loin de ne concerner que l'habillage (ou, *a contrario*, la nudité) rhétorique, concerne en définitive un lieu central de toute théorie linguistique : l'articulation entre la référence des formes linguistiques, et la donnée du monde. Le style serait le stigmate de cette présence du dire dans le monde. Nous pouvons revenir à notre triangle initial :

Le **fonds propre** relève du fonctionnement des signes au sein d'un système : la valeur des éléments se déduit de la cohérence du tout. Telle est la langue de la linguistique structurale, qui décrit son monde, au travers des valeurs référentielles que construisent les agencements des formes ;

Les **emprunts**, qui s'appréhendent au travers de leur traduction (possible, rejetée ou souhaitée), sont indissociables des objets, concepts, modes ou textes en langue étrangère dont ils se font les vecteurs ; par leur entremise, le monde a prise sur la langue ;

La **tradition scripturale**, représentée en russe par les slavonismes, subordonne le dire du monde à sa trace imprimée dans l'idiome monumental d'une aire culturelle (en l'occurrence, l'Europe slavonne).

De la sorte, la part slavonne du russe témoigne de la persistance de l'ordre de la langue.

RÉFÉRENCES CITÉES

- AUSTIN J. 1962 [1972]. *How to Do Things with Words*, Oxford University Press [trad. par G. Lannes, *Quand dire, c'est faire*, Éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1970 ; cité d'après la réédition 2002, Éd. du Seuil, coll. « Essais »].
- AUWERA (van der) J., SCHALLEY E. 2004. « From optative to irrealis », in *Seduction, community, speech: a Festschrift for Herman Parret / Brisard* [éd.], Amsterdam, Benjamins, 87-96.
- BONNOT Chr., KODZASOV S. V. 1998. « Semantičeskoe var'irovanie diskursivnyx slov i ego vlijanie na linearizaciju i intonirovanie (na primere častic že i ved') » in *Diskursivnye slova russkogo jazyka*, M., Metatekst : 382-443.
- BREUILLARD J. 1994. *Nikolaj Karamzin et la formation de la langue littéraire russe*, thèse pour le doctorat d'État ès lettres (dir. : J.-P. Sémon), Université Paris-Sorbonne, 3 vol.
- BREUILLARD J. 1997. « Karamzine et la France. Deuxième partie. » in : *Slovo*, vol. 18-19, Paris, INALCO (Langues'O) : 387-480.
- CAMUS R. 1994. *Contribution à l'étude de da en russe contemporain : de l'assentiment au souhait*, thèse pour le doctorat d'Université (dir. D. Paillard), Université Paris VII.
- CAMUS R. 2002. « Le phénomène Borodino », *Cahiers de la MRSH (Université de Caen – Basse-Normandie)*, n° 31, juillet 2002 : 65-76. Également accessible en ligne sur le site www.llf.cnrs.fr.
- CAMUS R. 2005. « Le connecteur *da* en russe : délimitation et analyse de ses emplois discursifs », in *Cahiers de linguistique de l'INALCO 2001-2004*, Chr. Bonnot, A. Montaud, S. Vassilaki (éd.) : 135-158. Également accessible en ligne sur le site www.llf.cnrs.fr.

- CAMUS R. 2007. « Leksema dat' : o leksičeskix posledstvijax grammatičeskix svojstv » in *Materialy XXXVI meždunarodnoj filologičeskoj konferencii. 12-17 marta 2007 g. Sankt-Peterburg*, vyp. 14. *Leksikologija i leksikografija (russko-slavjanskij cikl)*. SPb., 61-71. Également accessible en ligne sur le site www.lff.cnrs.fr.
- CLÉMENT O. 1960. « Pour une théologie de l'icône », in *Contacts*, n° spécial « L'icône », n° 32, (également accessible en ligne).
- DE THOMAS S. 2005. *The word made self*, Cornell University Press.
- GARDE P. 2004. *Le discours balkanique : des mots et des hommes*. Fayard.
- GOODY J. 2007. *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, trad. Cl. Manier. La Dispute.
- HELLER-ROAZEN D. 2005 [2007]. *Echolalias. On the Forgetting of Language*. N. Y., Zone Books. [*Écholalies ; essai sur l'oubli des langues*, trad. J. Landau, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle »].
- LOPATIN VI. 2001. « Russkaja orfografija: zadači korrekcirovki », *Novyj mir*, n° 5 : 136-146.
- MATHIESEN R. 1984. « The Church Slavonic language question : an overview (IX-XX centuries) » in Riccardo Picchio & Harvey Goldblatt, *Aspects of the Slavic Language Question, Church Slavonic, South Slavonic, West Slavic*, New Haven, Yale Concilium International and Area Studies, vol. 1.
- MONDZAIN M.-J. 1996. *Image, icône, économie : les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*. Éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- PICCHIO R. 1967. « Slave ecclésiastique, slavons et rédactions » in *To honor Roman Jakobson*, vol. 2. The Hague ; Paris. Repris, traduit en russe et sensiblement amendé in *Slavia orthodoxa, literatura i jazyk*, M., Znak : 403-428.
- PICCHIO R. 1995. *Cerkovnoslavjanskij jazyk, Vestnik Moskovskogo universiteta*, Ser. 9, Filologija, n° 6. Réimpr. in *Slavia orthodoxa, literatura i jazyk* [réf. ci-dessus] : 363-402.
- PLETNĚVA, A. A. Kraveckij, A. G. 2001. *Istorija cerkovnoslavjanskogo jazyka v Rossii (konec XIX-XX v.)*, M., Jazyki russoj kul'tury.
- POROHOVA O. G. 1988. *Polnoglasie i nepolnoglasie v russkom literaturnom jazyke i narodnyx govorax*. L., izd. Nauka.
- REMĚVA M. L. 2003. *Puti razvitija russkogo literaturnogo jazyka XI-XVII vv.* Moscou, izd. Moskovskogo un-ta.
- ROBERTI J.-Cl. 1998, « Une langue de culture oubliée : le slavon » in *Actes du Colloque international « Patrimoine littéraire européen »*, Namur, 26-28 novembre 1998 : 95-100.
- ROSIER-CATACH I. 2004. *La parole efficace : signe, rituel, sacré*. Éd. du Seuil, coll. « Des travaux ».
- SADECK A. & SADECK B. [sans date]. « Iconographie et icônes d'Égypte », in *Le Chemin*, n° 66, revue en ligne.
- SELIŠČEV A. M. 1928. *Jazyk revoljucionnoj èpoxi. Iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let. 1917-1926*. M., Rabotnik Prosveščeniya (Reprint Éditorial URSS, ser. « Lingvističeskoe nasledie XX v. », 2003).
- SELIŠČEV A. M. 1951. *Staroslavjanskij jazyk*, Moscou, Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosveščeniya (reprint Éditorial URSS, 2001).
- SÉMON J.-P. 1974. *Les neutralisations en russe moderne*, Institut d'études slaves.

- STURM-SCHNABL K. 1998. « Slowenistik an der Universität Wien als europäischer Beitrag », TRANS, *Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften* 3., mars 1998 (en ligne).
- SCHLEICHER, August. 1858. « Ist das Altkirchenslavische altslovenisch? », *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung* (Berlin) I : 319–328.
- STEPANOV Ju. S. 2001. *Konstanty : slovar' russkoj kul'tury*. M. : izd. « Akademičeskij proekt ». 2^e éd. amendée et complétée.
- ULUXANOV I. S., *Slavjanizmy v russkom jazyke*, M., OOO Upravlenie texnologijami, 2004.
- UNBEGAUN B. O. 1965. « Le russe littéraire est-il d'origine russe? », *Revue des études slaves*, t. 44 : 19-28.
- USPENSKIJ B. A. 1997. « Istorija russkogo literaturnogo jazyka kak mežslavjanskaja disciplina » in *Izbrannye trudy*, t. III, *Obščee i slavjanskoe jazykoznanie*, M., Škola «Jazyki russkoj kul'tury» : 132-133.
- USPENSKIJ 2002. *Istorija literaturnogo russkogo jazyka. XI-XVII vv.*, M., Aspekt-Press.
- VAILLANT A. 1964. *Manuel du vieux slave*. Institut d'études slaves, Manuels publiés par l'Institut d'études slaves.
- ŽURAVSKIJ A. I. « O razgraničeenii belorusskix i cerkovnoslavjanskix pamjatnikov », in *Russkoe i slavjanskoe jazykoznanie: k 70-letiju členu-korrespondenta AN SSSR R. I. Avanesova*. Moscou, Nauka, 1972: 95-101.